

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C

Le Président de la République aux Armées

Le Général Joffre reçoit la Médaille Militaire

Le Président de la République, le président du Sénat, le président de la Chambre des députés, le président du Conseil et le ministre de la guerre sont partis ensemble de Paris le 26 novembre en automobile pour aller rendre visite aux armées. Ils se sont d'abord arrêtés au grand quartier général. Le Président de la République a remis la médaille militaire au général Joffre. M. Poincaré a prononcé à cette occasion le discours suivant :

Discours du Président de la République.

Mon cher Général,

Il m'est très agréable de vous remettre aujourd'hui, en présence de MM. les Présidents des Chambres, de M. le Président du Conseil et de M. le Ministre de la guerre, cette simple et glorieuse médaille, qui est l'emblème des plus hautes vertus militaires, et que portent avec la même fierté, généraux illustres et modestes soldats.

Veuillez voir dans cette distinction symbolique un témoignage de la reconnaissance nationale.

Depuis le jour où s'est si remarquablement réalisée, sous votre direction, la concentration des forces françaises, vous avez montré, dans la conduite de nos armées, des qualités qui ne se sont pas un instant démenties : un esprit d'organisation, d'ordre et de méthode, dont les bienfaisants effets se sont étendus de la stratégie à la tactique, une sagesse froide et avisée, qui sait toujours parer à l'imprévu, une force d'âme que rien n'ébranle, une sérénité dont l'exemple salutaire répand partout la confiance et l'espoir.

Je répondrai, j'en suis sûr, à vos desirs intimes en ne séparant pas de vous, dans mes félicitations, vos fidèles collaborateurs du grand quartier général, appelés à préparer, sous votre commandement suprême, les opérations de chaque jour et absorbés comme vous, dans leur tâche sacrée. Mais, par delà les officiers et les hommes qui m'entourent en ce moment, ma pensée va rejoindre sur toute la ligne de front, des Vosges à la mer du Nord, les admirables troupes auxquelles je dois rendre, demain et les jours suivants, une nouvelle visite, et je traduirai certainement, mon cher général, votre propre sentiment, si je reporte sur l'ensemble des armées une part de l'honneur que vous avez mérité.

Dans les rudes semaines que vous venez de passer, vous avez consolidé et prolongé, par la défense des Flandres, la brillante victoire de la Marne;

et grâce à l'heureuse impulsion que vous avez su donner autour de vous, tout a conspiré à vous assurer de nouveaux succès; une parfaite unité de vues dans le commandement, une solidarité active entre les armées alliées, un judicieux emploi des formations, une coordination rationnelle des différentes armes; mais, ce qui a plus particulièrement servi vos nobles desseins, c'est cette incomparable énergie morale qui se dégage de l'âme française et qui met en mouvement tous les ressorts de l'armée.

Irrésistible force d'idéal, qui, depuis le début de la campagne, a permis à nos troupes de développer leurs qualités acquises et d'en gagner de nouvelles, de s'adapter à la pratique de l'organisation défensive sans perdre leur mordant, de résister également à la fatigue des combats ininterrompus et à la courbature des longues immobilités, de se perfectionner, en un mot, sous le feu de l'ennemi, tout en conservant, au milieu des mille nouveautés de la guerre, leur entrain, leur fougue et leur bravoure.

Le jour où il deviendra possible de passer en revue quelques-uns des actes de dévouement et de courage qui s'accomplissent quotidiennement parmi vous, il sera démontré par les faits que jamais, au cours des siècles, la France n'a eu une armée plus belle et plus consciente de ses devoirs. Cette armée, d'ailleurs, ne se confond-elle pas avec la France elle-même? et n'est-ce pas la France, la France tout entière, sans acception de partis ou de conditions sociales, qui s'est levée, à l'appel du gouvernement de la République, pour repousser une agression perfidement préméditée? Tous les citoyens, groupés sous les drapeaux, n'ont plus qu'un cœur et un esprit; et les vies individuelles sont prêtes à s'anéantir devant l'intérêt général. Dans ce sublime élan d'un peuple libre, les représentants du pays n'ont pas été les moins jaloux de payer leur dette à la patrie, et les présidents qui sont venus offrir aujourd'hui à l'armée les vœux des deux Assemblées, souffriront que je me joigne à eux pour envoyer d'ici un souvenir ému aux membres du Parlement tombés, morts ou blessés, sur les champs de bataille.

Les deuils et les horreurs de cette guerre sanglante n'attédiront pas l'enthousiasme des troupes; les pertes douloureuses que subit la nation ne troubleront pas sa constance et ne feront

pas chanceler sa volonté. La France a épuisé tous les moyens pour épargner à l'humanité une catastrophe sans précédent; elle sait que, pour en éviter le retour, elle doit, d'accord avec ses alliés, en abolir définitivement les causes; elle sait que les générations actuelles portent en elles, avec le legs du passé, la responsabilité de l'avenir; elle sait qu'un peuple ne tient pas tout entier dans une minute, si tragique soit-elle, de son existence collective et que, sous peine de désavouer toute notre histoire, nous n'avons pas le droit de répudier une mission séculaire de civilisation et de liberté.

Une victoire indécise et une paix précaire exposeraient demain le génie français à de nouvelles insultes de cette barbarie raffinée, qui prend le masque de la science pour mieux assouvir ses instincts dominateurs. La France poursuivra jusqu'au bout, par l'inviolable union de tous ses enfants et avec le persévérant concours de ses alliés, l'œuvre de libération européenne qui est commencée, et lorsqu'elle l'aura couronnée, elle trouvera, sous les auspices de ses morts, une vie plus intense dans la gloire, la concorde et la sécurité.

Le Président de la République a remis sur le terrain au général de Langle de Cary le grand-cordon de la Légion d'honneur et aux généraux Sarrail, Gérard et Rabier, les insignes de grand-officier.

Visite aux Troupes.

En quittant le grand quartier général des armées, le Président de la République, les présidents du Sénat et de la Chambre, le président du Conseil se sont rendus sur le front même des troupes.

Ils ont visité les bivouacs de plusieurs régiments, et comme la nuit était tombée, c'est à la lueur des falots placés par les soldats sur leurs faisceaux que les présidents ont parcouru les lignes.

Ils ont été frappés de la bonne humeur et de l'admirable moral des officiers et des hommes au cours de ces visites.

Ensuite, le Président de la République, les présidents des Chambres et le président du Conseil ont visité les positions occupées par nos troupes dans la forêt de l'Argonne. Ils se sont particulièrement intéressés aux installations des abris en terre et branchages, organisés par nos soldats avec une ingéniosité remarquable. En parcourant à pied les lignes à travers le bois, les Présidents se sont arrêtés près de plusieurs batteries et se sont fait expliquer les détails de l'organisation du tir masqué.

A Clermont-en-Argonne, ils ont eu le cœur serré par l'aspect de la malheureuse petite ville incendiée, et ont visité l'hospice Sainte-Marie, qui reste seul debout au milieu des ruines.

Les Présidents se sont rendus à Verdun, où ils ont vu en détail le fort de Douaumont et les ouvrages avancés du camp retranché.

Ils ont quitté Verdun dans la soirée, après une longue visite à l'hôpital militaire où, au milieu des autres blessés, ils ont vu M. Maginot, député de la Meu-

se, qui, comme on le sait, a été grièvement blessé ces jours derniers.

A Toul, Nancy et Lunéville.

Le 28 novembre, le Président de la République, le président du Sénat, le président de la Chambre des députés et le président du Conseil se sont rendus au fort de Gironville.

Ils ont ensuite visité les travaux d'organisation des lignes de résistance extérieures de la place de Toul, descendant dans les tranchées et se rendant par les boyaux de communication dans les abris construits en arrière.

Ils ont vivement félicité le gouverneur, les officiers et les troupes, des travaux accomplis qui ont plus que doublé la puissance défensive de ce vaste camp retranché.

Le 29, continuant leur visite aux armées, le Président de la République, les présidents des Chambres et le président du Conseil ont parcouru, en compagnie du général Dubail, la majeure partie du Grand-Couronné de Nancy.

Ils ont examiné les ouvrages les plus avancés et les tranchées établies depuis le début des hostilités. Il se sont arrêtés dans plusieurs villages détruits par le bombardement et l'incendie, notamment à Crévic où se trouve la maison familiale du général Lyauté.

Ils se sont ensuite rendus aux avant-postes, dans la vallée de la Seille, le long de l'ancienne frontière, et là, le Président de la République a remis la médaille militaire au sergent de réserve Lavedan, instituteur public dans les Hautes-Pyrénées, qui blessé cette semaine dans une rencontre avait refusé de se laisser évacuer et avait conservé le commandement de sa section.

L'après-midi ils sont allés à Lunéville et se sont arrêtés à l'hôtel de ville où le maire leur a donné les navrants détails de l'occupation allemande.

Sœur Julie est décorée

De Lunéville, ils se sont rendus à Gerbeville où ils ont parcouru les ruines de la malheureuse ville. Sur la demande du préfet et d'accord avec le président du Conseil, le Président de la République a annoncé à la sœur Julie, supérieure de l'hôpital, qu'un décret lui conférant la croix de la Légion d'honneur allait être envoyé à la Grande Chancellerie.

La sœur Julie a déjà été citée à l'ordre de l'armée pour avoir, grâce à sa présence d'esprit et à sa fermeté, défendu et sauvé l'hôpital transformé en ambulance et pour avoir assuré la subsistance des blessés et des habitants, pendant le bombardement.

SITUATION MILITAIRE

27 NOVEMBRE, 15 heures. — Dans la journée du 26 novembre, le ralentissement du feu de l'artillerie ennemie a été partout constaté.

Deux attaques d'infanterie dirigées contre les têtes de pont que nous avons jetées sur la rive droite de l'Yser, au sud de Dixmude, ont été facilement repoussées.

Aucune action sur le reste du front en Belgique et jusqu'à l'Oise, non plus que sur l'Aisne ni en Champagne. Toutefois, Reims a été bombardé assez violemment pendant une visite de la ville par des journalistes de pays neutres.

Dans l'Argonne, quelques attaques d'infanterie ont abouti à la perte et à la reprise de quelques tranchées. Les effectifs engagés n'ont jamais atteint un bataillon; le terrain perdu et regagné n'a jamais dépassé 25 mètres.

Sur les Hauts de Meuse et dans les Vosges, rien à signaler.

27 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée calme. Rien à signaler.

28 NOVEMBRE, 15 heures. — En Belgique, les combats d'artillerie se sont poursuivis dans la journée du 27, sans incidents particuliers.

L'artillerie lourde allemande montre moins d'activité. Une seule attaque d'infanterie, au sud d'Ypres, que nos troupes ont repoussée.

Vers le soir, notre artillerie a abattu un biplan allemand monté par trois aviateurs. L'un a été tué, les deux autres faits prisonniers.

Dans la région d'Arras, et plus au sud, aucun changement.

Journée très calme dans la région de l'Aisne. En Champagne, notre artillerie lourde a infligé à l'artillerie ennemie des pertes assez sérieuses.

De l'Argonne aux Vosges, rien à signaler.

28 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée analogue à la précédente. Rien à signaler.

29 NOVEMBRE, 15 heures. — Le 28 novembre, la canonnade de l'ennemi a été plus active, mais exécutée surtout avec les pièces de 77 millimètres. Son artillerie lourde a très peu fait sentir son action. Dans ces conditions, la lutte d'artillerie a tourné surtout à notre avantage.

En Belgique, notre infanterie a enlevé divers points au nord et au sud d'Ypres. Dans la région au nord d'Arras, une attaque ennemie, menée par trois régiments environ, a définitivement échoué après épaves nombreuses et pertes sérieuses.

Entre la Somme et Chaulnes, nous avons marqué de sensibles progrès dans le voisinage du village de Fay; nos troupes y sont parvenues au contact immédiat des réseaux de fil de fer de la défense.

Dans la région de l'Aisne, entre Vailly et Berry-au-Bac, un groupe de mitrailleuses et une couple pour pièce de 50 millimètres ont été détruits par nos obus, dont l'un a déterminé une explosion dans une batterie ennemie.

Dans les Vosges, trois contre-attaques allemandes en vue de reprendre le terrain conquis par nous précédemment dans le Ban de Sapt ont été successivement repoussées.

29 NOVEMBRE, 22 heures. — Calme complet sur tout le front, sauf dans l'Argonne, où les attaques allemandes n'ont pas eu plus de succès que précédemment.

30 NOVEMBRE, 15 heures. — En Belgique, l'ennemi est resté sur la défensive; la canonnade a été faible et nous avons progressé sur quelques points.

Autour de Fay, nous tenons solidement les points que nous avons occupés le 28. Dans la région de Soissons, canonnade intermittente contre la ville.

En Argonne, plusieurs attaques sur Bagatelle ont été repoussées par nos troupes.

Brouillard épais sur les Hauts de Meuse. En Woëvre, l'ennemi a bombardé le bois d'Apremont, mais sans aucun résultat.

Dans les Vosges, rien à signaler.

30 NOVEMBRE, 22 heures. — Rien à signaler en dehors de quelques attaques de l'ennemi au nord d'Arras, sans résultat.

EN RUSSIE

Officiel. — Entre la Vistule et la Warta, l'ennemi continue à maintenir ses positions, qu'il a fortifiées vers Strykow, Zgierz, Szadek et Lunkwela. Des combats acharnés ont eu lieu dans les régions de Strykow et Zgierz. Nous nous sommes emparés de canons et de mitrailleuses et nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers.

Au dire des prisonniers, les pertes allemandes sont énormes, beaucoup de bataillons sont entièrement privés d'officiers et les compagnies sont réduites de 60 à 80 hommes.

Dans les Carpathes, nous avons fait prisonniers, le 27 novembre, douze cents Autrichiens. Les troupes ennemies de Bukovine se retirent précipitamment. Nous avons réoccupé Czernowitz.

Dans les combats de Lodz, l'infanterie russe a joué un rôle prépondérant. Pendant plusieurs heures, sans un moment de répit, les Allemands canonnèrent les positions russes. Bientôt, les Russes firent semblant de céder le feu, comme s'ils étaient démoralisés par la grosse artillerie de l'ennemi. Les Allemands, convaincus que les Russes avaient abandonné leurs tranchées, attaquèrent alors par colonnes compactes, mais ils furent subitement accueillis par une grêle de fer qui

les faucha. Les Russes sortirent comme une avalanche de leurs tranchées et, par des contre-attaques foudroyantes à la baïonnette, infligèrent à l'ennemi une pénible retraite.

La ville de Lodz fut le centre du combat; les projectiles tombaient dans les faubourgs. Le jour du combat, les Allemands lancèrent sur Lodz dix-huit bombes qui causèrent de grands dégâts et firent de nombreuses victimes.

L'ARMÉE BELGE

et la Bataille des Flandres

Certains de nos lecteurs belges nous ont exprimé le regret que l'article du « Bulletin » du 25 novembre sur la bataille des Flandres n'ait pas suffisamment précisé le rôle de l'armée belge.

Cet article, à dire vrai, était destiné surtout à marquer le rôle des corps d'armée français qui ont pris part à cette bataille. Car la presse, si elle avait publié de nombreux renseignements sur les armées anglaise et belge, n'aurait donné jusqu'aujourd'hui aucun détail sur l'armée française.

Il ne nous en est pas moins aussi facile qu'agréable de répondre au vœu de nos amis.

C'est le 30 septembre qu'avait commencé le siège d'Anvers. Le 9 octobre, la place succombait. Le 11, l'armée belge, appuyée par les fusiliers marins français et le détachement anglais Rawlinson, arrivait dans la région Ostende-Nieuport-Dixmude-Thourout.

Du 12 octobre au 15, l'armée belge se maintint dans cette région. Le 14 au soir, elle s'établit sur la ligne de l'Yser, de Nieuport à Dixmude, qu'elle tint jusqu'au 21, flanquée à Dixmude par nos marins, et repoussant avec vigueur, le 17 notamment, les attaques allemandes sur Nieuport.

Mais le 18, elle perdit Keyem et dut se replier le 22 sur la ligne du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, où elle fixa désormais sa résistance. Ramskapelle seul fut un moment perdu par elle.

A partir du 24, une division, puis un corps d'armée français s'établirent sur la ligne du chemin de fer et reprirent Ramskapelle.

Le gros de l'armée belge, qui venait de soutenir une lutte ininterrompue de trois mois, fut alors reconstitué entre le chemin de fer et la route de Furnes à Poperinghe, tandis que l'artillerie et plusieurs régiments demeuraient en première ligne, participant à l'action des troupes françaises.

La brigade Meyser s'est particulièrement distinguée dans la belle défense de Dixmude, et le général en chef des armées françaises a chargé le général Foch d'aller porter à Calais, au général Meyser, tombé malade, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Peu de jours après, les six divisions belges au complet reprenaient leur place, prêtes à sceller de nouveau l'étroite fraternité d'armes établie dans les semaines précédentes entre elles et leurs alliés.

PAROLES D'UN ALLEMAND

sur ses Compatriotes

C'est toujours le même peuple de pantins pédants, — c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étiés qu'autrefois, et droits comme un I; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Où, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens; ils le portent maintenant à l'intérieur.

(Germania, 1844.) Henri HEINE.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre; « Bulletin des Armées ». Bordeaux. Les manuscrits ne sont pas rendus

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Le Livre Jaune. — Le gouvernement français vient de publier un Livre Jaune sur la guerre européenne. Ce recueil de 160 documents diplomatiques, presque en totalité inédits, est infiniment plus étendu et plus précis que les recueils déjà publiés : Livre Bleu anglais, consacré exclusivement aux efforts pacifiques de la diplomatie britannique; Livre

Bleu allemand, qui substitue à une publication documentaire un récit tendancieux coupé de quelques pièces artificiellement choisies; Livre Orange russe et Livre Gris belge, limités à l'attitude respective de nos deux alliés.

Le Livre Jaune français établit par des pièces indiscutables la volonté incontestable de l'Allemagne de faire la guerre, et la perfidie de son attitude diplomatique pendant la durée de la courte crise qui précéda les hostilités.

Le gouvernement français place ainsi sous les yeux du monde, dans leur ensemble, les éléments mêmes du procès et formule ensuite sa conclusion.

« L'Allemagne, après avoir préparé de longue main une guerre d'hégémonie qui devait débiter par l'écrasement de la France, a choisi son prétexte et son heure, poussé son alliée autrichienne en avant, entravé toutes les tentatives de règlement pacifique poursuivies avec une inlassable patience par l'Angleterre, la France et la Russie, et, découvrant son jeu, a passé au premier plan en déclarant la guerre à la Russie et à la France à l'heure même où l'Autriche, éclairée enfin sur la gravité de sa situation, se décidait à une entente. Contraintes à combattre pour défendre leur civilisation et leur liberté mêmes contre une agression sans scrupules, les puissances de la Triple Entente ont pris l'engagement solennel de ne déposer l'épée qu'après l'écrasement définitif du militarisme prussien et la triomphe du droit sur la force brutale; c'est la liberté des peuples qu'elles défendent contre l'oppression germanique. »

Ainsi, le Livre Jaune établit nettement que la guerre qui pèse actuellement sur le monde a été voulue par l'Allemagne; qu'elle est l'aboutissement de la politique égoïste et mégalo-mane poursuivie depuis plus de dix ans par l'Allemagne pour assurer à tout prix sa prédominance sur l'univers.

Le départ de M. et Mme Herrick. — M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et Mme Herrick, ont quitté Paris, le 28 novembre, pour le Havre, où ils se sont embarqués sur le « Rochambeau », à destination de l'Amérique. M. Herrick, on s'en souvient, devait déjà rentrer aux Etats-Unis à la fin de juillet, et il n'avait prolongé son séjour qu'à cause de la guerre, afin d'affirmer ses sympathies pour la France, dont il s'est toujours montré un fervent ami.

M. Herrick a manifesté à notre pays un attachement — dont la France lui sera éternellement reconnaissante — d'autant plus fidèle que les circonstances étaient plus graves. Alors que le corps diplomatique suivait le gouvernement à Bordeaux, M. Herrick voulut rester à Paris, et il s'y occupa à la fois de ses compatriotes et de nos blessés. Il a fait mieux. Sa présence au milieu des habitants de la capitale était un témoignage de ses sentiments, auxquels tous les Parisiens ont été infiniment sensibles.

Lorsque la capitale fut visée par les aviateurs allemands, une bombe, lancée par eux, tomba tout près d'un endroit où l'ambassadeur venait de passer. Félicité par un ami d'avoir échappé au péril, M. Herrick répondit par ce mot digne d'un héros de l'antiquité :

« Il est des circonstances où un ambassadeur mort rendrait plus de services qu'un vivant. »

Le chandail du Grand Chef. — Le général Joffre aura, comme tous les soldats, un tricot de laine. Ce sont les mères, les filles, les épouses et les sœurs des soldats de Rivasaltes, son pays natal, qui ont eu la pensée touchante de le lui confectionner. Toutes y ont collaboré, depuis la plus jeune fillette jusqu'à la plus vieille grand-maman. Chacune a apporté au chandail de « notre Joffre », comme elles disent, son brin de laine, et chacune en a tricoté quelques mailles.

Ce chandail a été expédié au grand quartier général, et c'est une grand-mère qui a écrit la lettre d'envoi.

Ils enrôlent les Ecoles. — Douze mille écoliers, entre quinze et dix-sept ans, ont été enrôlés comme « recrues volontaires » à Berlin. On les a répartis en vingt compagnies, et leur instruction militaire se poursuit avec toute la rapidité possible. On compte les en-

voyer sur le front au commencement du printemps. Beaucoup d'entre eux à ce moment n'auront pas encore seize ans.

Dans la province de Brandebourg, qui comprend Berlin, un total de 60.000 écoliers ont été ainsi enrôlés.

Nos soldats font les neuf dixièmes du travail. — La presse anglaise rend un éclatant hommage à nos soldats, qui, sur la Marne comme dans les Flandres, comme dans l'Est, tiennent contre l'ennemi le rôle essentiel et assureront la victoire finale. Un récent article de l'« Observer » est particulièrement caractéristique :

« Ce qui est absolument certain, écrit ce journal, c'est que toute éventualité concevable trouvera le général Joffre prêt, ferme et sûr de son but. Lui et toute l'armée française ont mérité l'admiration du monde. Il ne faut jamais oublier qu'ils ont fait les neuf dixièmes du travail. »

Examinant les facteurs qui rendent la République invincible, l'« Observer » remarque que les Français ont écarté toutes les gloires voyantes de la guerre et ont tout subordonné au désir d'obtenir un résultat, tandis que l'Allemagne a rempli l'air de ses vantardises et de ses menaces.

« La France a agi en silence, patiemment, vigilante et sûre d'elle-même. La France ne sera pas redevable de sa restauration à la grâce du kaiser, mais la gagnera par son héroïsme même. A la fin, c'est la puissance de la France qui assurera la défaite de l'Allemagne. »

L'héroïque Serbie. — La série des conférences patriotiques de Bordeaux, sur « la France et ses Alliés », se poursuit avec le plus grand succès.

Quelques jours après une conférence de notre collaborateur M. Wilmette, sur « la Sympathie franco-belge », et une autre de notre confrère M. Henry Bidou, sur « la Russie », c'est M. Henri Lorin, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, et organisateur de ces conférences si appréciées, qui, lui-même, a pris la parole.

Il nous a montré avec un talent entraînant comment le peuple serbe a toujours été parmi les plus vigoureux défenseurs de la chrétienté et les meilleurs amis de la France. « Nous autres, Français et Serbes, s'est-il écrié, nous ne sommes pas des peuples datant de cinquante ans ! »

M. Henri Lorin a été très applaudi et le public a acclamé M. Vesitch, le sympathique ministre de Serbie en France, qui assistait à la conférence, entouré de tous les membres de la légation; dans une avant-scène ornée des couleurs serbes et françaises mélangées.

Chiquito « place » des bombes. — Voilà certainement un usage de la chiquita qui n'avait pas été prévu avant cette guerre. Chiquito, de Cambo, le roi de la pelote, utilise aujourd'hui sa force et son adresse en lançant chez les Boches des bombes qui touchent au bon endroit.

Ce passage d'une lettre adressée de Craonne à Bayonne par un brigadier d'artillerie en témoignage.

« Nous avons ici Chiquito, de Cambo, qui, des tranchées françaises, lance des bombes « à la chiquita » dans les tranchées allemandes. Je t'assure qu'il fait du bon travail ! »

Le Chant de la Revanche. — Un gamin de huit ans, éloigné de Belfort, sa ville natale, par suite de la guerre, a adressé à son papa, mobilisé dans un de nos régiments territoriaux de l'Est, le billet et les vers que voici :

« Mon cher papa,
Je trouve que le chant des Alsaciens-Lorrains n'est plus bien, et je vais te dire comment je l'ai arrangé :

« Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine. Mais maintenant nous vous la reprenons. Vous avez pu germaniser la plaine. Mais maintenant, nous vous en repoussons ! »

« N'est-ce pas que c'est mieux pour maintenant ? »

« Bons baisers de ton petit Jean. »

Mais, oui, c'est bien mieux comme cela, pour maintenant... et pour l'avenir. Nos félicitations au petit Jean.

Le Patriotisme alsacien. — Une Alsacienne du Haut-Rhin, restée dans sa petite bourgade bittée au pied de la montagne et maintenant réoccupée par nos troupes, disait récemment à un de nos officiers :

« Monsieur, j'ai trois fils qui ont été obligés malheureusement de faire la guerre dans l'armée allemande... mais je donnerais volontiers leur vie pour que toute l'Alsace redevenne française ! »

Voilà quels sont les sentiments des Alsaciens encore annexés !

Contes du « Bulletin »

LE TONNEAU (1870)

Une croûte de neige couvrait les champs nus, les routes défoncées du pays picard. Dans les villages mornes la crainte des Prussiens scellait les portes. Et c'était un vide noir, un vide d'épouvante et de désolation, au milieu duquel pleuraient lugubrement les cantilènes des âpres brises.

Dans les villes, toutefois, on se préparait à la résistance. Les bourgeois tranquilles, secourant leur apathie coutumière, s'exerçaient sur les places avec de vieux fusils. L'idée que leur sol allait être envahi allumait au fond des cœurs les plus quets une flamme d'héroïsme.

Le père Hasard, un vieux conducteur des ponts et chaussées, se signalait par sa violence entêtée. Au bureau, il ne cessait d'exhorter les jeunes gens à faire leur devoir et les conduisait lui-même à l'exercice. Ils étaient là quatre garçons d'à peu près vingt ans, Valier, Bellart, Pichon et Trouille, qui ne reconnaissaient plus leur père Hasard, bonhomme réjoui, indulgent aux farces. Tous les samedis, d'ordinaire, il les invitait à souper chez lui, où la toute jeune M^{lle} Hasard — le vieux s'était remarié trois fois — les accueillait en camarades. Le souper se terminait généralement par une série de punchs et, vers onze heures, les jeunes gens prenaient le père Hasard sous les bras et l'emmenaient avec eux sous prétexte qu'un peu d'air lui ferait du bien. Mais chaque fois, le petit Bellart les quittait en route, sournoisement. Et ses camarades chuchotaient dans le dos du vieux qui semblait ne pas comprendre.

Ce jour là, vers quatre heures, la porte du bureau s'ouvrit violemment et un homme en blouse entra dans la pièce basse. C'était un grand paysan très maigre, aux pommettes comme vernies, au long nez flaireur, qu'habillait une longue blouse neuve et que coiffait une casquette de drap. Les jeunes gens avaient reconnu le beau-frère du vieux, qui sortit de son cabinet :

— Te voilà, Violette... Bonjour, alors !... Et qu'est ce qui t'amène ?

— Le bonjour d'abord !... Hasard, t'es un homme... Ça sent le Prussien par chez nous, je viens te le dire... et pis v'la ! Et le grand paysan se mit à raconter d'une voix tremblante que le corps d'armée allemand, en marche sur Rouen, approchait. La veille on avait signalé des éclaireurs à deux lieues de sa ferme. Dans vingt-quatre heures, le corps tout entier aurait franchi la Somme. Et le paysan se mit à gémir :

— Ah misère !... c'est-il que le bon Dieu ne serait plus avec nous ?

Le père Hasard haussa les épaules et demanda simplement, d'une petite voix indifférente :

— Le pont de la Somme est encore libre, j'espère ?

— Il va-t'être occupé ce soir, à ce qu'on raconte, et Martin l'écluseur s'en est fait chez sa mère avec sa femme et les enfants...

Du coup le père Hasard devint pourpre, ses petites moustaches se hérissèrent. Il rugit :

— Ah ! le salaud ! Il quitte son poste au lieu de m'envoyer prévenir !... Mais ça n'est pas digne d'être Français, un salaud comme ça !

Le vieux demeura songeur quelques instants puis dit brusquement :

— C'est bien, Violette, je te remercie. Tu peux t'en retourner. L'écluseur aura de mes nouvelles.

Il reconduisit son beau-frère au bas de l'escalier et lorsqu'il fut remonté dans son bureau :

— Mes petits lapins, dit-il, le corps d'armée ne passera pas. Cette nuit, nous ferons sauter le pont.

Vers onze heures du soir les quatre jeunes gens sortirent de la ville sous la conduite du père Hasard. Ils entraînaient avec eux un petit âne gris attelé à une vieille carriole chargée d'un tonneau. Le père Hasard avait sacrifié une pièce de son meilleur cidre et vingt-cinq bouteilles d'une vieille eau-de-vie qui, mélangées à une drogue à lui, formaient un breuvage qui vous essayait un homme par terre à la première tournée. Bellart,

Le Généralissime en Alsace

Il passe en revue un bataillon alpin. — Son arrivée à Thann.
Son salut patriotique aux Alsaciens.

Dans le brouillard épais et blanc, d'où gens et choses surgissent tout d'une pièce, les autos ont gravi les pentes des Vosges, droit vers la frontière d'hier. Le plateau du col s'élargit en pentes douces. Cinq ou six maisons le couronnent, à la croisée des chemins. Et, dans la clarté pâle, apparaissent des lignes noires : un bataillon de chasseurs est là qui attend au passage le général en chef.

Pendant six semaines, il a durement combattu. Seuls, cinq officiers survivent. Il a eu tant de morts qu'on l'a envoyé sur ce col solitaire, recevoir le renfort des jeunes, fraîchement arrivés des Dépôts.

Le voici au complet, compagnies de 250 hommes, encadrées et vigoureuses. Les clairons rendent les honneurs et la fanfare attaque la « Marseillaise ».

Le général Joffre va vers eux, passe devant les premiers rangs, parle à un petit gars de dix-huit ans, qui en paraît quinze, engagé de l'automne, tête franche et forte de Français, où les yeux vivent intelligents et clairs.

Le chef de bataillon s'avance. Il voudrait faire défiler ses chasseurs ; le bataillon compte sur cette fête et, en moins de trois minutes, d'un pas où sonne de la joie, le voilà à deux cents mètres plus haut, presque invisible déjà, tant est opaque ce matin de novembre.

Un bref commandement et les compagnies s'ébranlent. La fanfare et les clairons sonnent l'air du « Clairon » de Déroutède. Et d'instinct, nous nous tournons vers les forêts prochaines, perdues dans la brume, au pied desquelles veille l'ennemi, qu'atteignent peut-être les notes claires de la charge.

Le général a fait quelques pas sur la route. Quelques officiers l'entourent, et le bataillon passe rapide, aligné malgré les reliefs du terrain.

Si près du champ de bataille d'hier, si près de celui de demain, cette revue en campagne étreint le cœur comme une promesse.

Et les âmes des chefs et des hommes se rejoignent dans la même espérance, dans la même certitude.

Quelques kilomètres encore, sur les routes neigeuses entre les sapins voilés de givre, le long des lacets qui montent et descendent entre les rocs où pendent des blocs de glace, ouvrant de temps à autre une vue brusque sur les profondeurs pâles des vallées, et, soudain, aux poteaux du chemin, les inscriptions allemandes remplacent les inscriptions françaises : nous sommes en Alsace.

Aux fenêtres vite dépassées, des têtes curieuses et rieuses saluent l'uniforme français. Les gens ne savent pas, mais devinent : ces cinq autos, ce fanion tricolore, cravaté de blanc, c'est, comme on dit dans les Vosges, un « Chef » qui vient.

A l'arrêt, ceux qui ont vu les journaux, découpés les photographies, ont tôt fait de reconnaître le généralissime, et la nouvelle se répand, autour de l'auberge basse, qui nous reçoit à déjeuner.

La route est courte jusqu'à Thann, si pareille par le cadre et l'aspect aux routes de France, que les enseignes en allemand y sont comme dépayées et que le « Zum Goldenen Löwen », semble attendre le Lion d'Or qui, demain, le remplacera.

La petite ville est massée dans sa vallée, grise dans le ciel gris. Elle a, par miracle, échappé à l'outrage des obus. Sa délicieuse église dresse son clocher intact. Sur la place, les gens attendent, car le bruit a couru d'une visite espérée.

Devant la mairie, un poste de réservistes, fils robustes de la terre française, présente les armes. A côté d'eux, un gosse, le fusil en bandoulière, le bonnet de police sur l'oreille, vêtu d'une tunique

allemande et d'une culotte française. Il était soldat chez les Boches, mais il s'est sauvé pour être soldat français.

Il s'est donné mission d'aviser les gens d'en face, terrés dans leurs tranchées non loin de la ville, que le général est là. Un cert-volant qu'il lâchera de notre première ligne avec un mot d'écrit leur en portera la nouvelle, et comme il dit avec l'accent d'Alsace, ils « rageront ».

Cependant le général est entré à la mairie. Quelques braves gens le reçoivent présentés par nos officiers : c'est à eux que l'arrondissement doit d'avoir vécu depuis le mois d'août. Industriels, commerçants, ils ont de leur poche et de leur crédit remplacé le budget manquant, rempli les caisses vides, assuré, avec notre intendance, le ravitaillement, l'assistance, l'administration municipale.

Ils sont quatre ou cinq, dans une petite salle obscure, têtes robustes, regards francs, moustaches grises ou blanches, raidis par l'émotion quand le général entre et leur tend les mains.

Le général a redressé sa haute taille et son front, qu'il incline d'ordinaire. De plein cœur, sans apprêt, il dit à ces Alsaciens les paroles de confiance et de bienvenue de la France qui arrive :

« Notre retour est définitif, vous êtes Français pour toujours. La France vous apporte, avec les libertés qu'elle a toujours représentées, le respect de vos libertés, de vous, des libertés alsaciennes, de vos traditions, de vos convictions, de vos mœurs. Je suis la France. Vous êtes l'Alsace, je vous apporte le baiser de la France. »

Minute poignante, où nos cœurs se gonflent, où nos yeux se mouillent, où nous entendons mal les paroles prononcées, mais où nous vivons d'une seule âme les sentiments, les émotions qu'elles expriment.

Un des Alsaciens présents ajoute d'une voix qui tremble : « Nous avons subi pendant près de cinquante ans toutes les tristesses, toutes les humiliations. On nous a meurtris, blessés, martyrisés, au nom d'une civilisation qu'on prétendait supérieure à la nôtre, alors que nous savions bien que c'était le contraire de la vérité ; vous voilà, mon général, vous pouvez compter sur nous, entièrement, absolument. »

Pas de phrases, un nouveau serrement de mains, et la commission consultative — c'est ainsi qu'on nomme, jusqu'à nouvel ordre, cette Assemblée de bons citoyens, — se remet au travail avec les officiers français chargés d'administrer l'arrondissement de Thann.

Le général en chef sort de la mairie. Sur les marches, un grand cri l'accueille. Ils sont là deux cents ou plus, qui, en un instant, aussitôt informés, sont venus sur la place, vieilles gens, femmes, enfants, ces derniers esquissant d'un petit bras court le salut militaire. Ils crient : « Vive la France ! Vive l'Alsace française ! »

Emu, surpris, simple et discret comme toujours, le général Joffre salue, sourit, regarde ces Français fidèles dont nous venons guérir la blessure mal fermée.

Certains s'approchent, nous serrent la main sans mot dire, nous remettent des cartes postales qu'il ont fait timbrer, à la mairie, du vieux cachet retrouvé « Mairie de Thann-Haut-Rhin ». L'un d'eux dit : « Donnez-les au général, je les ai prises pour lui. » Tous ont le bonheur dans les yeux.

Les autos s'ébranlent, tournent dans la rue grise, sous la neige qui commence à tomber, et le cri d'Alsace nous suit, fort et doux, jusqu'aux portes de Thann : « Vive la France ! Vive l'Alsace Française ! »

UN OFFICIER.

SES INSOMNIES

On annonce de Vienne, « que l'empereur François-Joseph souffre d'insomnies fréquentes (le pauvre homme !) par suite des tourments (bien naturels) qu'il éprouve au sujet des résultats de la guerre. » « Son état, ajoute la dépêche, inquiète les médecins. »

Il inquiète peut-être les médecins, qui craignent, cela se comprend, de perdre un client de choix, extrêmement nourrissant ; mais nous, on nous permettra de ne pas nous en émouvoir. Si les Autrichiens s'imaginent qu'ils vont, par ce télégramme, nous apitoyer, une fois de plus, sur la faiblesse ordinaire de leur vieux et cher malade, il vaut mieux les prévenir que « ça ne prend plus ».

Ah ! l'an dernier encore, on « marchait », on s'attendrissait. Chaque fois que l'empereur toussait — et il toussait souvent — l'Europe en était informée par les agences. Ça durait comme ça depuis une quarantaine d'années (il s'agissait d'une bronchite chronique) et on avait encore la gentillesse, même en France, de s'intéresser aux progrès quotidiens de la guérison annuelle de Sa Majesté. Les journaux regorgeaient de bulletins de santé, de « communiqués » sur le catarrhe impérial : « L'auguste malade » (remarque qu'il ne s'appelle pas du tout Auguste) avait fait le matin, à la Hofburg, un petit tour dans la Grande Galerie ou bien un grand tour dans la Petite Galerie, telles fenêtres étant ouvertes et telles autres étant fermées. Le compte de toutes les fenêtres du palais, qui est immense, finissait par y passer. Jamais bronchite n'eut autant de publicité ! Ah ! ce qu'il en faisait, du bêtage, autour de ses quintes, cet éternel enrhumé qui se nomme François-Joseph !

Nous nous préoccupons un peu de tout cela, les hivers précédents, parce que c'était l'habitude et puis parce qu'on se disait : Le jour où le vieux souverain d'Autriche rendra le dernier soupir, « ça fera du vilain » en Europe. Mais maintenant, le maréchalat de la cour de Vienne devrait bien se douter que ça n'a plus aucune importance.

Le cacochyme de la Hofburg peut bien « souffrir d'insomnies fréquentes » : ce n'est pas ce qui nous empêchera de dormir.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

aux Soldats en campagne

M. Gabriel Bonvalot, le célèbre explorateur du Thibet, donne aux jeunes soldats quelques conseils que son expérience rend précieux.

M. Gabriel Bonvalot se déclare nettement partisan des chaussettes russes. « Une toile de coton à trame lâche est excellente ; roulée adroitement, elle protège le pied et surtout les orteils. Ajoutez à cela du papier, si le froid est sibérien, et vous ne le craignez pas. »

« Lorsque nous avions du feu le soir, écrit-il, avant de passer la nuit nous nous déchaussions, nous séchions nos chaussettes russes et les chauffions, et bien vite nous les enroulions autour du pied ; et, pour ne pas perdre cette douce chaleur, nous enfiliions nos bottes de souie. »

« Les chaussettes de laine se trouvent rapidement, elles se feutrent, elles se lavent et séchent difficilement. Trouvées, elles sont une gêne pour le marcheur, et elles ne défendent pas du froid les orteils de l'homme au repos. »

Pour ce qui est de la nourriture, M. Bonvalot dit que, contrairement à ce qu'on s'imaginerait, la viande crue est excellente. « Nous en avons fait usage fréquemment, et nous lui avons toujours trouvée plus de saveur que lorsqu'elle était cuite. »

Ses compagnons et lui ont toujours évité de boire de l'eau.

« On n'obtient pas des hommes qu'ils fassent bouillir une mauvaise eau avant de la boire. Il leur faut attendre qu'elle refroidisse. Mais ils font volontiers du thé très faible ; cette boisson chaude est vraiment agréable, elle réchauffe en hiver et chasse bien la soif en été. »

« Nos soldats, ajoute M. Bonvalot, trouvaient à la longue ces « trucs », mais il vaut mieux les leur indiquer sans qu'ils aient à les apprendre à leurs dépens. »

Chansons militaires.

Dans la Tranchée

Air : A Batignolles

Je vous écris, ma chère maman,
(Chœur) Ma chère maman,
Durant que pour un bon moment,
(Chœur) Un bon moment,
Notre section est bien cachée
(Chœur) Dans la tranchée.

Tous pas bêteux, tous bons copains,
On est la comm' des p'tits lapins,
(Face aux Prussos) toute un' nichée
Dans la tranchée.

C'est vraiment le « p'tit trou pas cher »,
Y a pas à dir', c'est la « grande air »...
Bien qu' la vue soit un peu bouchée
Dans la tranchée.

Mais, par l'orchestr' d'un casino,
Par les tzigan's ou le piano
On n'a pas l'oreille écorchée
Dans la tranchée.

Dès qu'apparaît le quart seul'ment
De la moitié d'un' gu... d'Allemand,
Nous la r'collons — très amochée —
Dans la tranchée.

Alors, commencent, sempiternels,
Des arrosag's de leurs schrapnells :
La terre en est toute jonchée
Dans la tranchée.

Nous rigolons dans nos clapiers :
« Quelle collection de press'-papiers
Pour le retour sera pêchée
Dans la tranchée ! »

Nos « 75 », nos « Rimailhos »,
Nous berçant de leurs trémolos,
On rêve à la France revanchée
Dans la tranchée !

Théodore BOTREL.

Humour alsacien.

Une légère confusion.

Le petit Krackmoll, enfant strasbourgeois, a pour jouet favori un cerf en bois peint, seul survivant de la plus magnifique des arches de Noël ; mais, un matin, il l'égare ; plus de dix-cors sous sa main ! Il court en sanglotant demander à sa bonne, Catherine, une vieille paysanne de Marckolsheim :

— Où es mon cerf ?
— Ton ser, répond la brave Alsacienne, il est chez ton papa.

Le petit garçon, le cœur gonflé d'espoir, se précipite chez M. Krackmoll père, qui était en train d'expliquer la règle des genres à sa fille aînée, une gamine. L'arrivée impétueuse du bambin causa la plus vive joie à cette jeune et charmante personne, que les curiosités de la grammaire laissaient insensible ; mais il n'en fut pas moins renvoyé sur-le-champ. Le survivant de l'arche ne se trouvait d'ailleurs pas dans la chambre.

— Mon cerf n'est pas chez papa, revient dire à sa bonne le petit Krackmoll, toujours en larmes.

— Et moi je te dis que si ! réplique la vieille avec indignation. Ton ser, il est sûrement chez lui, puisqu'il lui donne sa leçon de français !

Elle aussi, l'excellente Catherine, elle en aurait eu bien besoin, de cette leçon !

Femmes à fond de bois.

A Colmar, le propriétaire d'un petit établissement de bains installé sur la Fecht avait fait peindre en gros caractères sur les planches de sa clôture, l'annonce suivante :

Bains à fond de bois pour femmes à quatre sous.

Les Colmariennes n'étaient pas contentes. On fit remarquer au peu galant baigneur, et d'une façon assez vive, qu'il les traitait d'une manière inadmissible. Qu'il taxât les bains, soit, mais les femmes, non !

Il se rendit compte de sa gaffe, et pour contenter la clientèle, remplaça sa première annonce par la suivante :

Bains à quatre sous pour femmes à fond de bois.

BLOC-NOTES

M. le Ministre de la guerre fait connaître que le contingent de la classe 1915 sera presque entièrement versé dans l'infanterie. Les engagements dans la cavalerie seront réservés aux élèves vétérinaires.

MM. de Rothschild frères ont remis au ministre de Belgique 100.000 fr. pour secours à distribuer aux familles belges réfugiées en France.

Dans le dessein de faire observer une stricte neutralité, le Chili a envoyé trois torpilleurs aux îles Juan-Fernandez, avec des ordres secrets.

L'empereur Guillaume a fait raser ses moustaches.

M. Collignon, conseiller d'Etat, qui fut secrétaire général à la présidence de la République, s'est engagé comme simple soldat, bien qu'il frise la soixantaine. Il fait le coup de feu dans la tranchée.

Les élèves du lycée et écoles du département de la Sarthe ont fait une souscription dont le produit permettra d'envoyer 200.000 kilos de pommes de terre aux populations des départements envahis.

50.000 prisonniers autrichiens slaves internés à Kieff ont demandé aux autorités à échanger leurs uniformes autrichiens contre des uniformes russes, et à être envoyés sur le front prussien.

Le « Courrier de l'Armée belge » annonce que M. Max, le vaillant bourgmestre de Bruxelles, qui est interné à Glatz, en Silésie, a récemment fait parvenir une lettre à un avocat de Bruxelles, où il lui dit qu'il va bien et le prie d'en informer ses amis.

On mande de Mytilène qu'un bateau turc poseur de mines a été touché par une torpille dans le Bosphore et a coulé.

La cour d'assises du Loir-et-Cher a condamné, par contumace, à la peine de mort le nommé Nicolas Morelli, coupable d'avoir tenté de tuer une jeune fille qui lui refusait le mariage.

La famine menace Trieste. Il y a 20.000 personnes sans travail et la municipalité ne peut plus leur venir en aide.

La Société nationale des médaillés militaires adresse au glorieux général Joffre, avec ses félicitations les plus respectueuses, l'hommage de sa profonde admiration : tous ressentent avec fierté l'honneur fait à la médaille militaire en la personne d'un généralissime.

M. le marquis Visconti-Venosta, ancien ministre des affaires étrangères d'Italie, vient de mourir.

Le tsar a ordonné l'organisation à Pétersbourg d'une exposition des trophées pris par les armées russes au cours de la guerre actuelle.

Le cuirassé américain « Michigan » s'est échoué au cap Henry. Il ne court aucun danger et on espère le remettre à flot à la marée haute.

Les colonies françaises du Mexique ont envoyé à nos soldats 13 tonnes de cigarettes et 34 mètres cubes de laines.

Une forte secousse sismique a été ressentie hier dans la Grèce occidentale et les îles Ioniennes. Plusieurs maisons se sont écroulées à Leucade. Il y a eu trois morts. Les dégâts sont considérables.

Il sera procédé le 1er décembre, dans l'empire allemand, au recensement des chevaux, des bœufs, des chèvres, des moutons et des cochons.

Durant le combat qui a eu lieu dans la bourgade de Vieux-Bzézsko sur la Vistule, le soldat Enouffrieff a enlevé seul le drapeau du 31e régiment de hussards.

Sur l'initiative des épiscopaliens de Tokio, un hôpital international Saint-Luc vient de se fonder pour les blessés en Extrême-Orient. Le mikado a donné 100.000 yens.

L'Allemagne a payé au Luxembourg une indemnité de un million et demi de marks.

Depuis ces derniers jours, il n'y eut, en Hollande aucun arrivage de houille d'Allemagne. On en déduit que le gouvernement allemand a peut-être appelé sous les drapeaux les ouvriers mineurs, qui avaient été jusqu'à présent exemptés du service militaire.

Parmi les officiers allemands évacués sur Agen se trouve le prince Sieghart Carollath, qui était attaché en qualité de lieutenant au grand état-major.

Un chalutier a ramené l'équipage et le capitaine du vapeur « Khartoum », de Londres, qui a été détruit, le 26 novembre, par une mine dans la mer du Nord.

L'empereur Guillaume était à Anvers le 23 novembre et y est attendu de nouveau à l'hôtel Weber.

vêtu en paysan, avait la conduite de l'âne. Les autres portaient des munitions et le père Hasard marchait en tête, les mains dans les poches.

— Ça y est ! s'écria le vieux, lorsqu'ils arrivèrent en vue de la Somme, le pont est gardé !... Et s'adressant à Bellart : « Mon garçon, je te confie l'honneur des ponts et chaussées. Tu vas t'en aller jusqu'au pont avec ta bourrique et tu vas t'arranger pour faire boire le poste... Nous autres, nous nous chargeons du reste. »

Lorsque Bellart et la carriole eurent gravi la pente qui menait au pont, les autres se jetèrent à travers champs et se mirent à ramper le long de la Somme. Une nuit épaisse les favorisait.

Lorsqu'ils arrivèrent au pied du pont, la sentinelle allemande marchait de long en large à l'entrée de la route et devant la maisonnette de l'éclusier on pouvait distinguer la silhouette confuse de la carriole vide. Le père Hasard jubilait :

— Ils boivent, les ivrognes !... Ils ont pris le tonneau !... Ah ! mes petits lapins, quand je vous le disais !

Couchés à plat ventre sur la berge, ils guettaient. Soudain, dans le silence profond de la nuit, des chants s'élevèrent. Une petite patrouille sortit de la maison, et, titubante, vint relever la sentinelle.

Resté seul sur la route, le nouveau factionnaire, saisi par le froid, pirouettait sur ses talons, tanguait dans ses bottes. Stupéfié par une terrible ivresse, il contemplait de ses yeux fixes les remous de l'eau venant se briser avec un gros bruit contre les piles du pont. Brusquement une douleur aiguë lui déchira la gorge, son souffle expira dans un gargouillis tiède et il s'écroula sur le sol.

— Vite, au trou de mine ! ordonna le vieux, tout fier de son exploit ; et, se faufilant le long du parapet, il passa, suivi de ses jeunes gens, devant la maison de l'éclusier, mette comme un tombeau.

Les sacs de munitions se vidèrent. Trouille dit :

— Et Bellart, qu'est-ce qu'il fiche là-dedans ?

Le père Hasard eut un sourire cruel sous ses moustaches blanches et murmura :

— Faut pas qu'il s'oublie, sans ça...

Le trou de mine était bouché. Le père Hasard mesura la mèche, la coupa, puis ordonna :

— Filez maintenant avec la bourrique, et attendez-moi sur la route.

— Faudrait peut-être avertir Bellart, dit un des jeunes gens.

— File et ne t'occupe pas de ça ! grogna le père Hasard d'un ton farouche.

Sur le sol, la mèche allumée mettait un point rouge. A grandes enjambées, le père Hasard gagna l'entrée du pont et, ramassant le fusil du factionnaire :

— J'avertis ces messieurs que le bal est ouvert ! ricana-t-il, en pressant la détente. Au même moment une convulsion formidable secoua le sol. La maison de l'éclusier, bâtie au milieu du pont, le pont lui-même s'effondrèrent. Il ne resta sur l'eau tourbillonnante et noire qu'un tonneau vide qui flottait, léger.

George BONNAMOUR.

NOUVELLES MILITAIRES

Le Ministre de la Guerre à Bordeaux.

M. Millerand, ministre de la Guerre, est rentré à Bordeaux après avoir visité les établissements militaires de Bourges, Belfort, Lyon et Montluçon.

Il a été heureux de constater les résultats satisfaisants obtenus aussi bien dans les usines de l'industrie privée travaillant pour la défense nationale que dans les établissements militaires.

La Classe 1915.

Les jeunes gens de la classe 1915 se préoccupent de savoir l'arme à laquelle ils seront affectés.

Le ministre de la Guerre a fait connaître que l'infanterie absorbera presque entièrement le contingent. La cavalerie notamment ne recevra pas de nouvelles recrues, sauf les élèves vétérinaires.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

16^e Corps d'Armée.

Lieutenant **DOLCERCOA**, 53^e d'infanterie; lieutenant **MAUREL**, 80^e d'infanterie; sergent **MARTY**, 53^e d'infanterie; sergent **LA-COUTURE**, 96^e d'infanterie : Belle attitude au feu.

Chef de bataillon **SEJOURNE**, 143^e d'infanterie : Par son énergie et sa volonté, a réussi, le 5 septembre, à dégager trois compagnies de son bataillon complètement encerclées par l'ennemi.

Soldat **VIDAL**, 80^e d'infanterie : A continué à servir seul une mitrailleuse jusqu'au moment où l'ennemi étant arrivé à 30 mètres de lui, il a quitté sa pièce en enlevant les parties essentielles.

Maréchal des logis **BOURNIERE**, 1^{er} hussards : Etant en reconnaissance avec six cavaliers et engagé dans un marécage à 200 mètres des lignes ennemies, a mis pied à terre sous un feu violent pour venir au secours d'un de ses cavaliers, tombé et pris sous son cheval. A réussi à rallier sa troupe et à la ramener intacte.

Capitaine **MOISELET**, 56^e d'artillerie; capitaine **BENNE**, 34^e d'infanterie; capitaine **POLI**, 15^e d'infanterie; lieutenants **VIAN** et **COLLELIEUX**, 96^e d'infanterie; lieutenant **SALOMON**, 142^e d'infanterie; lieutenant **BOURDEAUX**, 122^e d'infanterie; adjudant **ALLIEN**, 122^e d'infanterie; soldat **DUCLOS**, 143^e d'infanterie : Brillante conduite au feu.

19^e Corps d'Armée.

1^{er} Régiment de Tirailleurs :

Capitaine de **FONT-REAU** : Blessé devant les tranchées ennemies, n'en a pas moins entraîné sa compagnie dans une attaque à la baïonnette; de nouveau blessé à la tête du bataillon dont il avait pris le commandement, s'est énergiquement refusé à se laisser évacuer avant la fin de la journée.

Capitaine adjudant-major **DEFERRE** : Blessé grièvement à l'attaque des tranchées ennemies, est resté à cheval jusqu'à la fin de la journée, assurant la transmission des ordres et l'organisation de la position.

Lieutenant **DUFORCO** : Blessé, a continué à diriger sa section de mitrailleuses, ainsi qu'une section voisine privée de son chef; brillante conduite à l'assaut, comme commandant de compagnie.

Soldat **MEZIANE** : Au cours d'une attaque à la baïonnette, a entraîné par son exemple ses voisins et à leur tête a mis en fuite un groupe d'ennemis commandés par un officier qu'il a fait prisonnier.

Soldat **LOUZABLI** : Dans des circonstances difficiles a fait preuve de courage et d'initiative.

20^e Corps d'Armée.

Capitaine **THOMASSIN**, 2^e bataillon de chasseurs : Officier remarquable au feu par son courage, son sang-froid et son moral. A fait preuve en maintes circonstances d'un coup d'œil et d'un esprit de décision qui ont eu le plus heureux effet sur les opérations. Confusionné par un éclat d'obus, est resté à la tête de sa compagnie.

Adjudant-chef **COUPE**, 2^e bataillon de chasseurs : Adjudant chef de bataillon, a, depuis le début de la campagne, témoigné d'un dévouement inlassable. Sans cesse en mission de reconnaissance ou de liaison avec les unités, a rempli son rôle sans souci du danger, donnant le plus bel exemple de courage et d'abnégation.

Sous-lieutenant **HUGUES-LEROUX**, 356^e d'infanterie : A fait preuve du plus grand courage en s'efforçant d'entraîner, malgré un feu meurtrier, sa section à l'attaque des tranchées ennemies. A été blessé grièvement en se portant au secours de son chef de bataillon, atteint mortellement.

Lieutenant **BESSIERES**, 12^e dragons; sergent **POUTIEUX**, 367^e d'infanterie : Belle conduite au feu.

Chef de bataillon **CHESNOT**, 360^e d'infanterie : A été blessé, le 25 août, d'une balle à la cuisse et a donné l'exemple d'un courage calme et de l'esprit de sacrifice le plus absolu.

Chef d'escadron **JULLIEN**, 60^e d'artillerie; capitaine **BEJARD**, 269^e d'infanterie; lieutenant **BERTHELEMY**, 237^e d'infanterie; lieutenant **THOMINET**, 60^e d'artillerie; sergent-major **RENAUD**, 226^e d'infanterie : Belle conduite au feu.

21^e Corps d'Armée.

Capitaine **KUNTZ**, 59^e d'artillerie : Belle conduite au feu.

Corps d'armée colonial.

1^{er} Régiment mixte colonial :

Capitaine **LETOUZE** : S'est fait tuer bravement à la tête de sa compagnie au moment où il la conduisait à l'attaque d'un village, le 21 septembre 1914.

Capitaine **L. FRANG** : Déjà blessé à la jambe par un éclat d'obus, a tenu néanmoins à conduire sa compagnie à l'attaque d'un village, le 22 septembre 1914, et a été une seconde fois grièvement blessé au cours de cette opération.

Lieutenant **PELLET** : Son capitaine ayant été blessé, a pris sous le feu le commandement de sa compagnie. A fait preuve d'une grande bravoure en enlevant la première ligne de tranchées ennemies. S'est heurté ensuite à une ligne très fortement organisée sous bois, qu'il a attaquée avec la même énergie.

Lieutenant **JEHL** : S'est fait tuer bravement à la tête de sa compagnie au moment où il la conduisait à l'attaque d'un village, le 22 septembre 1914.

Sous-lieutenant **GUILLERMET** : A fait preuve de bravoure et de sang-froid le 22 septembre 1914; a conduit très vigoureusement sa section à l'assaut des tranchées; a été grièvement blessé, et n'a consenti à se faire évacuer que le lendemain.

Sergent **TOUMANE-SAMAKE** : A donné un bel exemple de courage en s'élançant avec quelques hommes à l'assaut d'une tranchée allemande fortement occupée, le 21 septembre, et a été tué au moment où il arrivait sur l'ennemi.

Caporal **BEQUEG** : A fait preuve d'une grande bravoure et de hardiesse le 22 septembre 1914 en se portant spontanément, à proximité des tranchées ennemies, sous une grêle de balles, en compagnie d'un camarade, au secours de son commandant de compagnie, tombé grièvement blessé, et qu'il a réussi à transporter en arrière, à l'abri du feu. A été légèrement blessé à la main au cours de cette action.

Tirailleur **FOUNENI-KESTA** : S'est constamment fait remarquer par son entraînement et sa bravoure, notamment le 21 septembre, à l'attaque d'un village, et a été tué au moment où il arrivait le premier sur une tranchée ennemie.

Soldat **GIRAUD** : A fait preuve de grande bravoure et de hardiesse au combat du 22 septembre 1914 en se portant spontanément, à proximité des tranchées ennemies, sous une grêle de balles, en compagnie d'un camarade, au secours de son commandant de compagnie, tombé grièvement blessé, et qu'il a réussi à transporter en arrière, à l'abri du feu. A été grièvement blessé à la cuisse au cours de cette action.

Sous-lieutenant **HUET** : Tombé mortellement frappé à la tête de ses hommes, en les entraînant vers l'ennemi au combat du 22 septembre.

Division d'occupation de Tunisie.

Capitaine **MASCART**, 8^e tirailleurs indigènes : Etant grièvement blessé, a continué à conduire sa compagnie en avant jusqu'au moment où une deuxième balle l'a tué.

Capitaine **RIVALS**, 8^e tirailleurs indigènes : Pour sa belle conduite, son entraînement et les nombreuses qualités militaires qu'il a eu à déployer, tant dans l'attaque d'un village que dans l'organisation de la position.

Capitaine **MENETRIER**, 4^e tirailleurs indigènes : Par son sang-froid et sa ténacité, a soutenu jusqu'au bout les autres compagnies dans le mouvement qu'elles effectuaient, restant le dernier avec une seule section dans les tranchées, d'où il ne se retira que la nuit venue, après avoir brisé une contre-attaque ennemie forte d'un bataillon.

Capitaine **SAYET**, 4^e tirailleurs indigènes : Par son entraînement et en dépit de grosses pertes, a porté sa compagnie jusqu'à 150 mètres des tranchées ennemies, et arrêté ainsi le mouvement en avant de l'ennemi.

Sergent **MEREL**, 4^e tirailleurs indigènes : A mené sa section au feu dans des circonstances difficiles sous un violent feu de mitrailleuses. A été mortellement frappé.

Sous-lieutenant **HAMOUDA BEN AMMAR**, 4^e

tirailleurs indigènes : A donné à sa section au feu un bel exemple de courage et de sang-froid et a été blessé en l'entraînant en avant.

Adjudant **MANCIS**, 8^e tirailleurs indigènes : Etant blessé, a refusé tous soins, et par ses cris de « En avant ! » a rejeté sur la ligne les tirailleurs qui l'entouraient.

Sergent-major **MARCHESCHI**, 8^e tirailleurs indigènes : Blessé d'une balle au menton, a été mortellement frappé en continuant à entraîner sa section en avant.

Sergent-major **BREBANT**, 4^e tirailleurs indigènes : Est tombé glorieusement tué par un obus, en faisant progresser sa section sous le feu de l'artillerie, au combat du 21 septembre.

Sergent **CHEVALLIER**, 4^e tirailleurs indigènes : A fait preuve de la plus grande bravoure. A remplacé son chef de section tué; grièvement blessé, a refusé de se laisser porter en arrière; a continué à conduire sa section et a reçu une nouvelle blessure.

Sergent **SIMORRE**, 4^e tirailleurs indigènes : A secondé son chef de section avec le plus grand calme et a été tué à 200 mètres des tranchées ennemies en répartissant les cartouches enlevées aux morts et aux blessés.

Caporal **MOHAMED BEN AOUICHI**, 8^e tirailleurs indigènes : A été tué en se portant, sous le feu des mitrailleuses, au secours de son capitaine, mortellement blessé.

Soldat **AMMOR**, 8^e tirailleurs indigènes : Le 24 septembre, a été grièvement blessé à la cheville en allant chercher, sous le feu des tranchées ennemies, un lieutenant d'infanterie coloniale blessé. Malgré sa blessure, a sauvé cet officier.

Soldat **SADOK BEN OTMAN EL KELLAI**, 4^e tirailleurs indigènes : S'est bravement conduit dans la journée du 21 septembre, entraînant ses camarades en avant, ramassant les cartouches des blessés, tirant avec le plus grand calme.

Corps de Cavalerie.

Sapeur **HENRY**, motocycliste de l'état-major de la 2^e division de cavalerie : Belle attitude au feu.

Groupe de divisions de réserve.

Médecin-major **RAYMOND**, chef du groupe de brancardiers de la 5^e division de réserve : Du 28 au 29 août, a fait preuve d'une activité, d'une énergie et d'un sang-froid remarquables en recueillant, pansant et évacuant sous le feu de nombreux blessés, dont aucun, grâce à lui, n'est resté aux mains de l'ennemi.

Divers.

M^{lle} **GUY**, institutrice : Depuis l'installation d'une ambulance, soigne les blessés en qualité d'infirmière volontaire avec un dévouement digne des plus grands éloges.

M. **VOILLOT**, menuisier, et M^{me} **VOILLOT**, Depuis le début des hostilités, ont soigné chez eux avec le plus parfait dévouement un grand nombre de blessés sans vouloir accepter la moindre rétribution. Au cours d'un bombardement et bien que leur maison ait reçu des éclats d'obus, y sont restés courageusement afin de confectionner des cerceaux qui leur avaient été commandés pour des officiers tués à l'ennemi.

7^e Corps d'Armée.

Sergent **CAGNON**, 17^e d'infanterie : Le 11 septembre, s'est porté en rampant à proximité d'un groupe ennemi avec deux soldats et, avec le concours de ces derniers, a abattu presque à bout portant 15 Allemands, dont 1 sous-officier.

Chef de bataillon **LASSAVE**, 223^e d'infanterie : Belle conduite et courage au feu.

8^e Corps d'Armée.

Cavalier **LIEVRE**, 16^e régiment de chasseurs à cheval : Le 28 septembre, étant en reconnaissance, a sauvé son maréchal des logis démonté en venant à son secours sous un feu violent, en lui offrant son cheval et en le ramenant au peloton.

Médecin aide-major **NIMIER**, 53^e régiment d'infanterie : Belle conduite au feu.

9^e Corps d'Armée.

Lieutenant **BERT DE LA BUSSIÈRE**, 90^e d'infanterie : Commandant une section de mitrailleuses et blessé mortellement le 8 septembre, a refusé de se laisser porter en arrière maintenant sa section sur la

ligne de feu; a continué à donner, avant de mourir, à un de ses camarades, les indications sur la marche du combat, remplissant ainsi jusqu'à la dernière minute son devoir militaire.

Lieutenant **ROLLAND DE CHAMBAUDIN D'ERCEVILLE**, 90^e d'infanterie : Atteint grièvement de quatre blessures, le 8 septembre, a continué à donner des ordres à sa section et a refusé de se laisser emporter par ses hommes au poste de secours.

12^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon **ANTOINE**, état-major du 12^e corps d'armée : Le 24 août, s'est employé avec succès à enrayer un mouvement de repli qui commençait à se propager de la droite à la gauche des troupes de première ligne et a montré sous le feu de la bravoure et du sang-froid.

Capitaine d'infanterie **HURSTEL**, état-major du 12^e corps d'armée : S'est trouvé en permanence le 24 août, dans une localité menacée par l'ennemi. A fait preuve du plus grand sang-froid en groupant aussitôt les quelques isolés qui étaient dans la ville, les a placés de façon à défendre les environs immédiats, et a ainsi constitué un noyau de résistance qui a donné, à temps nécessaire pour organiser la défense et, en fin de journée, pour infliger à l'ennemi une déroute sanglante.

Chef de bataillon **GUEYTAT**, capitaines **OLINET** et **PASTEAU**, sous-lieutenants **TOURNIE** et **GANDOIS**, 63^e d'infanterie : Ont fait preuve du plus grand courage, d'une extrême ténacité et d'une rare énergie en maintenant sous un feu intense trois compagnies attaquées de nuit, le 26 septembre, par une brigade de la garde prussienne. Ont été tués en repoussant cette attaque.

Capitaine de **ROZIER**, 63^e d'infanterie : Au combat du 28 août, malgré une première blessure, a continué à conduire avec vigueur une contre-attaque; a été blessé une seconde fois.

Capitaine **PENAVAYRE**, 63^e d'infanterie : Restant seul capitaine de son bataillon après une attaque violente de nuit tentée le 28 septembre, a, par son énergie et son sang-froid, rallié tous les éléments du bataillon et maintenu ses hommes sur les positions occupées.

Chef de bataillon **GAUDRIALT**, 73^e d'infanterie : A été tué le 28 août 1914 au moment où il se dressait dans une tranchée pour crier : « Bravo la 9^e » à une de ses compagnies qui, sur son ordre, prononçait un mouvement en avant et qu'il tenait à encourager.

Capitaine **MEULET**, 73^e d'infanterie : Le 28 août, a chargé à la tête de sa compagnie et malgré la violence du feu est arrivé à quelques pas des mitrailleuses ennemies dissimulées à la lisière d'un bois et couvertes par des fils de fer barbelés. Blessé grièvement et disparu.

Capitaine **REMLINGER**, 70^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande ténacité le 28 août et finalement a été blessé à la tête d'un éclat d'obus.

Caporal réserviste **DEFIEUX**, 78^e d'infanterie : Caporal réserviste et prêtre, a, par son attitude, arrêté un mouvement de repli de ses hommes, accomplissant en même temps son ministère religieux auprès de ceux qui étaient grièvement blessés.

Médecin aide-major **MAGRANGEAS**, 78^e d'infanterie : Malgré un feu très violent, a soigné plus de soixante blessés au cours de deux combats des 7 et 8 septembre.

Sous-lieutenant **DUPECHER**, 78^e d'infanterie : Le 28 août, blessé d'une balle au tendon d'Achille, vers neuf heures, a conservé le commandement de sa section et l'a exercé avec calme et courage, malgré la douleur et la difficulté qu'il éprouvait à marcher.

Adjudant **FREMONT**, 78^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande bravoure et de réelles qualités de commandement le 28 août.

Adjudant de réserve **SOURY-LAVERGNE**, 78^e d'infanterie : A fait preuve, le 28 août et les 7 et 8 septembre, d'un merveilleux sang-froid au feu en s'exposant lui-même pour encourager les hommes et les entraîner. A fait tous ses efforts pour sauver son chef de bataillon blessé, et a été blessé lui-même en l'enlevant de la ligne de feu.

Soldat **COULOUMY**, 78^e d'infanterie : Très belle conduite dans un combat au cours duquel il a été blessé.

107^e régiment d'infanterie :

Capitaine **MAGARD** : A su, par son attitude énergique et son sang-froid, inspirer au bataillon qu'il commande une confiance absolue en lui, de telle façon qu'il s'est brillamment comporté dans tous les combats, notamment le 25 septembre.

Capitaine **DUCASSE** : S'est signalé dans les combats du 6 au 10 septembre par son énergie, son entraînement et son sens tactique. Blessé au combat du 26 septembre, a repris le commandement de son unité après avoir été pansé.

Capitaine **FLEURANCEAU** : Au combat du 31 août, alors qu'il était blessé d'une balle à l'épaule, a maintenu ses hommes en bon ordre devant des forces ennemies très supérieures en nombre. A été blessé une deuxième fois.

Capitaine **BRODIN** : Progressant sous un feu très violent d'artillerie au combat du 27 septembre, a, grâce à son énergie, arrêté les éléments d'un autre régiment qui se repliaient, les a maintenus sur la ligne de feu et en a pris le commandement.

Lieutenant **BELHOMME DE FRANQUEVILLE** : A su, par son énergie, maintenir sa compagnie sous des rafales très violentes et arrêter des fractions des régiments de première ligne qui se repliaient; a été tué par un éclat d'obus au moment où il dictait ses ordres.

Lieutenant de réserve **LECOUTURIER**, sous-lieutenant de réserve **PAILLE**, sous-lieutenant **CHAGNAUD**, adjudant de réserve **TAPON**, sergents **MARTINET** et **SAZEIRAT** : Au combat du 23 septembre 1914, ont, sous un feu d'artillerie très violent, arrêté et maintenu sous le feu des unités qui se repliaient.

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de Chevalier.

Capitaine **DORUT**, 120^e d'infanterie : A fait preuve, le 22 août, d'un courage et d'une énergie exemplaires, en maintenant sa compagnie pendant près de cinq heures sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant **HUET DE GUERVILLE**, 120^e d'infanterie : A fait preuve, le 22 août, de la plus grande bravoure et du plus grand sang-froid. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant de réserve **PRE**, 120^e d'infanterie : A maintenu, le 22 août, sa section sous un feu très violent; l'a ensuite brillamment entraînée en avant. A été grièvement blessé.

Lieutenant **BONNEF**, 18^e bataillon de chasseurs : L'essuyé une première fois, a repris après un pansement sommaire le commandement de sa section et l'a conservé, refusant de se laisser évacuer. A été blessé de nouveau deux fois; a dû être évacué après sa seconde blessure. A toujours commandé sa section avec la plus grande bravoure, donnant à ses chasseurs un bel exemple d'énergie.

Capitaine **DE SERE**, 120^e d'infanterie : Très brillant officier. D'une énergie de fer, ayant beaucoup d'autorité sur sa troupe. A été blessé le 22 août et a voulu quand même assurer son service. A été blessé de nouveau par deux fois après avoir combattu toute la journée, soutenant un combat très vif contre des forces nettement supérieures en nombre. A été relevé par l'ennemi et délivré quelques jours plus tard.

Chef de bataillon **BEAUSER**, 112^e d'infanterie : A eu la plus brillante conduite aux combats des 3 et 9 septembre. A été blessé à deux reprises, la deuxième fois grièvement.

Sous-lieutenant **DEBENEY**, 25^e bataillon de chasseurs : Blessé grièvement à bout portant en entraînant sa compagnie dans une charge à la baïonnette.

Capitaine territorial **MALIGNE**, 151^e d'infanterie : A montré la plus grande énergie et a eu la plus brillante conduite au cours des combats des 30 septembre, 1^{er} et 3 octobre. A été blessé dans un violent engagement et a refusé de quitter sa compagnie malgré ses soixante ans.

Médecin aide-major **GIRARDEAU**, 31^e d'infanterie : S'est signalé depuis le début de la campagne par un dévouement de tous les instants. Blessé le 3 septembre par cinq éclats d'obus en prodiguant ses soins dans un poste de secours, a dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Sous-lieutenant **GRANDPIERRE**, 25^e d'artillerie : Etant observateur, a, quoique grièvement blessé, continué à remplir sa mission malgré le bombardement intense dont il était l'objet.

Capitaine **DANZEL D'AUMONT**, 127^e d'infanterie : A fait preuve du plus grand courage à l'attaque du 15 octobre; blessé, n'a pas voulu que l'on s'occupât de lui et n'a cessé d'exhorter ses hommes à courir à l'ennemi.

Capitaine **DEPOMMIER**, 33^e d'infanterie : Blessé le 31 août, est resté à la tête de sa compagnie; a été blessé à nouveau et s'est distingué d'une façon toute particulière aux combats des 12 et 17 octobre.

Capitaine **NODIOM**, 144^e d'infanterie : Le 12 octobre, a conduit sous des rafales constantes de grosse artillerie sa compagnie, qu'il a su électriser par sa superbe attitude et son mépris du danger.

Capitaine **TASSEL**, 4^e bataillon de chasseurs : S'est particulièrement distingué par son courage, son énergie et son sang-froid. Chargé avec sa compagnie de l'attaque directe d'un village, a entraîné la ligne de combat jusqu'à la lisière opposée du village et a assuré la conservation de la partie ouest, malgré de nombreux retours offensifs.

Capitaine **CRUZET**, 4^e bataillon de chasseurs : Blessé sérieusement à la main, a conservé le commandement de sa compagnie, ne s'est fait soigner que le soir et a refusé, malgré l'avis du médecin, de quitter son commandement. A pris part, depuis, à de nouveaux combats, le bras en écharpe, sa blessure nécessitant chaque soir des soins et un pansement nouveau.

Sous-lieutenant de réserve **PIERREJEAN**, 69^e d'infanterie : Sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a continué néanmoins avec sa section d'infliger des pertes sensibles à l'ennemi jusqu'au moment où il est tombé grièvement blessé.

Lieutenant de réserve **LEVY**, 69^e d'infanterie : A montré beaucoup de calme et d'énergie en maintenant sa compagnie sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie jusqu'au moment où il a été blessé grièvement.

Sous-lieutenant **CUYON**, 26^e d'infanterie : Ayant été envoyé en reconnaissance avec un peloton a fait preuve du plus grand courage en s'approchant à 100 mètres des tranchées ennemies. Est resté deux jours au contact, y maintenant énergiquement sa troupe; blessé, a refusé de quitter le commandement de sa compagnie. N'a été relevé que plusieurs heures après, en raison de sa blessure et sur l'ordre formel de son chef de bataillon.

Capitaine **RUHNER**, 43^e d'infanterie coloniale : Le 20 août, chargé de commander l'extrême gauche de la ligne qui a subi tout le choc de l'adversaire, a fait preuve des plus belles qualités militaires en tenant plus de sept heures sous le feu de l'artillerie; ne s'est replié que lorsque l'ordre écrit lui en a été donné. A fait preuve depuis, de calme, de sang-froid et de la plus grande bravoure ainsi que de la plus grande aptitude au commandement.

Adjudant de réserve **MONTER**, 43^e d'infanterie coloniale : Ayant été blessé à la tête et au bras le 20 août, a voulu rester à la tête de sa section. Le 25 septembre, a entraîné par son énergie et son courage les sections voisines de la sienne qui venaient d'être privées de leurs chefs et les a maintenues sur la ligne sous un feu violent. Blessé à son tour, n'a consenti à aller se faire panser que sur l'ordre formel de son capitaine.

Capitaine **GODARD**, 160^e d'infanterie : S'est distingué depuis le commencement de la campagne par son énergie et son grand sens pratique. Grièvement blessé au pied et à la tête en conduisant, le 25 septembre, sa compagnie à l'attaque.

Capitaine **DUCHESNE**, 160^e d'infanterie : Depuis le commencement de la campagne s'est signalé par sa science militaire, son courage et son énergie. Le 4 octobre 1914, a été blessé grièvement à la tête et au cou, en faisant une reconnaissance à 200 mètres de l'ennemi. N'a quitté son commandement que quand ses forces le trahirent, ne cessant d'encourager ses hommes et en leur recommandant d'être braves et de faire leur devoir.

Capitaine **ROLAND**, 165^e d'infanterie : Blessé le 6 septembre, n'en a pas moins conservé le commandement de sa compagnie, qu'il a encore entraînée au feu les 7, 8 et 9 septembre.

Lieutenant de réserve **VIAITE**, 303^e d'infanterie : Blessé le 7 septembre, a été de nouveau blessé grièvement le 30 septembre au moment où, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut, il allait pénétrer dans le village qu'il attaquait.

Capitaine **FRESTEL**, 4^e hussards : A fait preuves sous le feu, dans diverses circonstances, particulièrement le 3 octobre, des meilleures qualités de bravoure et de sang-froid, sous une pluie d'ob

Grèvement blessé à son poste de commandement le 4 octobre.

Sous-lieutenant PELLETIER, 56e d'infanterie : A commandé très bravement sa section à l'attaque le 20 août. Ayant perdu tous ses hommes, a dû, pour échapper aux Allemands, passer une rivière à la nage. A fait preuve du plus grand entrain le 1er octobre, à l'attaque d'un bois, où il a été blessé d'une balle à la tête.

Capitaine BRISSON, 61e bataillon de chasseurs : A été blessé le 23 septembre au cours d'une reconnaissance audacieusement menée avec sa compagnie sur les derrières de l'ennemi.

Lieutenant THOUVENOT, 8e dragons : A commandé sa section avec beaucoup d'entente et de sang-froid, dans les situations les plus périlleuses, en particulier le 10 septembre, où il a été pris sous un feu violent d'artillerie et le 25 septembre, où il a eu son cheval blessé mortellement sous lui.

Lieutenant de BENOIST, 8e dragons : En reconnaissance le 14 septembre avec son peloton et ayant trouvé un village occupé et barricadé par les Allemands, y a pénétré de nuit avec son sous-officier par les jardins ; a obtenu d'habitants des renseignements importants et les a fait parvenir de suite au commandant de la division.

Lieutenant GERARD, 31e dragons : A exécuté à différentes reprises des reconnaissances périlleuses et a donné des renseignements utiles ; le 26 septembre a été blessé et a continué jusqu'au soir l'exécution de sa mission.

Lieutenant SALON, 31e dragons : Le 19 août, a exécuté une reconnaissance dans des conditions particulièrement dangereuses et délicates au milieu des lignes ennemies ; a attaqué avec 12 cavaliers un peloton de 18 cavaliers ennemis, en a tué 14, a eu son cheval tué et a rapporté d'excellents renseignements.

Capitaine de FORSANZ, 12e dragons : S'est particulièrement distingué en se maintenant dans un village pendant quatre jours, malgré les attaques de l'ennemi, et a pu procurer des renseignements utiles. En outre, le 4 octobre, a fait preuve d'un courage et d'une énergie remarquables en maintenant son escadron dans les tranchées malgré un feu violent d'artillerie qui faisait replier les troupes d'infanterie désignées à le relever dans ces tranchées.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Adjudant SELLIER, 2e tirailleurs : Grâce à sa bravoure et à son ascendant sur sa troupe, a pu assurer l'exécution d'un mouvement de deux compagnies battues violemment de front et de flanc par le feu des mitrailleuses ennemies. A été blessé en entraînant sa section sur un terrain en glais et sous une pluie de feu.

Sergent HUBERT, 104e d'infanterie : A donné à maintes reprises l'exemple du plus grand courage, comme chef de patrouille, dans des circonstances très périlleuses ; a réussi à pénétrer dans les lignes allemandes pour reconnaître l'emplacement de leurs tranchées ; n'a pas hésité à se jeter à la baïonnette sur une petite troupe ennemie sous une grêle de balles.

Adjudant MATTEI, 2e zouaves : Les 13 et 14 octobre, a fait preuve d'une bravoure exemplaire en entraînant sa section en terrain découvert à l'attaque d'un ennemi très fortement retranché, sous un feu d'infanterie et d'artillerie d'une violence inouïe. A amené, le 14, sa section à trente mètres des tranchées ennemies, devant un réseau de fil de fer très serré, malgré lequel il a essayé d'enlever la tranchée à la baïonnette. A reçu cinq blessures.

Soldat VERDIER, 2e zouaves : Est allé sous un feu violent chercher son lieutenant blessé et en le rapportant sur son dos a été blessé lui-même.

Caporal-fourrier HEITMANN, 5e zouaves : Chargé de porter un ordre de son chef de bataillon, a exécuté bravement sa mission sous un feu très violent et a ramené sur son dos son lieutenant grièvement blessé, après lui avoir prodigué les premiers soins que nécessitait son état.

Claireon ORSINI, 1er régiment mixte : Blessé deux fois, a conservé sa place au feu après s'être fait panser ; a pris le commandement de son escouade après que son caporal eut été tué, a été chercher les fusils de nos morts tombés dans le réseau de fil de fer devant une tranchée ennemie.

Adjudant de réserve MOUROT, 279e d'infanterie : Au combat du 25 août, a ramené sur son dos son chef de bataillon grièvement blessé. A fait preuve dans de nombreuses circonstances des plus belles qualités de sang-froid et de décision.

Maréchal des logis MELINE, 8e d'artillerie : A fait preuve, comme agent de liaison, depuis le début de la campagne, en plus de

vingt journées de combat, du plus grand sang-froid et de la plus grande bravoure, en allant porter des ordres aux batteries sous le feu.

Maréchal des logis CHESNE, 25e d'artillerie : Au combat du 26 septembre, est resté en serre-file de sa batterie qui se déplaçait sous un feu violent de mitrailleuses ennemies ; y a maintenu le plus grand ordre. Blessé très grièvement et porté pour mort, a été trépané et a perdu l'usage de la parole des suites de ses blessures.

Soldat PONGICO, brancardier au 83e d'infanterie : Pendant l'attaque de nuit du 5 octobre, a eu la courageuse initiative de se porter avec deux hommes, qu'il entraîna par son exemple, sur un chemin battu par les balles et les obus pour relever un blessé ; n'hésita pas, peu d'instants après, à se porter au même endroit dangereux pour y ramasser un officier de sa compagnie blessé. S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par un magnifique esprit de dévouement et un grand mépris du danger.

Sergent LESTRADE, 18e territorial d'infanterie : Le 29 septembre, a relevé sur la ligne de feu un de ses hommes blessé et l'a ramené sur ses épaules, pendant 500 mètres, sous le feu de l'ennemi. S'est signalé, en outre, dans tous les combats, par une attitude extrêmement courageuse.

Sergent GOBIN, 81e territorial d'infanterie : Etant chef de la 1re section de sa compagnie, a résisté, avec beaucoup de courage et d'énergie, à l'assaut donné par une compagnie ennemie contre les tranchées, et lui a infligé de grosses pertes. A coopéré également à la prise de 38 prisonniers allemands qui avaient réussi à s'introduire par escalade dans une tranchée.

Soldat PETEAU, 26e territorial d'infanterie : A relevé un capitaine blessé, l'a mis en sûreté sous une grêle de balles et est retourné de suite au feu. Apprenant qu'un sergent était blessé, a fait deux kilomètres sous la mitraille et a ramené ce sous-officier dans les lignes françaises.

Soldat BERT, 157e d'infanterie : Le 1 octobre 1914, est demeuré quinze heures durant à quelques mètres de la lisière d'un bois, sous un feu des plus violents ; a contribué par son tir à éteindre le feu d'une mitrailleuse ennemie ; s'est retiré le dernier après avoir cherché des camarades blessés de son unité. A continué cette recherche d'un péril extrême, à la place occupée par la compagnie voisine, et a rapporté un homme qui avait la jambe fracassée.

Caporal BOIRIN, 210e d'infanterie : Ayant eu à défendre un cimetière dans la nuit du 9 au 10 octobre 1914, avec sa section privée d'officiers et de sous-officiers et réduite, par les circonstances du combat, à un petit nombre d'hommes, s'est montré audacieux et habile. Il a su tromper l'ennemi sur la faiblesse de sa troupe qu'il soutenait par son exemple et a conservé le cimetière.

Caporal réserviste MERCIÉ, 1er chasseurs indigènes : A fait preuve de bravoure et d'énergie en maintenant les hommes à leur place sous une violente contre-attaque allemande ; a reçu une balle qui l'a traversé de part en part en ramenant un chasseur qui se repliait, et ne s'est porté au poste de secours qu'après avoir fait parvenir son rapport au commandant de sa compagnie.

Soldat LAHOUSSE BEN ABDALLAH, 1er chasseurs indigènes : Blessé le 6 septembre, n'a pas voulu quitter son rang. A été de nouveau blessé grièvement au cours du même combat. A donné le plus bel exemple de bravoure.

Adjudant-chef MARCAIS, 101e d'infanterie : S'est distingué à plusieurs reprises par son attitude au feu. A fait preuve dans toutes les circonstances d'aptitudes exceptionnelles au commandement. Chargé de défendre une barricade, est resté le dernier dans un village et a réussi, malgré le feu violent des obusiers allemands, à maintenir l'ordre dans sa section fortement éprouvée. A été blessé le 2 octobre, en défendant les tranchées.

Soldat PAUMARD, 124e d'infanterie : Le 24 septembre, s'est spécialement signalé par sa bravoure, au cours de l'action. Sa section, sans aucun gradé, reçut l'ordre de participer à une contre-attaque. Le bras traversé par une balle, il entraîne ses camarades, fait le coup de feu avec son bras valide et ne se fait panser qu'après le combat, six heures après avoir été blessé.

Soldat DAVID, 11e d'infanterie : A retiré au combat du 31 août 1914, sous le feu de l'artillerie, son capitaine blessé et l'a ramené en arrière, se jetant à plusieurs reprises à terre et le couvrant de son corps à l'arrivée de chaque rafale. A réussi ainsi à dégager son officier.

Soldat réserviste GENDOT, 4e bataillon de chasseurs : Voyant son capitaine blessé, n'a pas hésité à se porter près de lui, malgré une rafale de balles et d'obus ; l'a

transporté sur ses épaules à l'abri dans une tranchée, puis de là au premier poste de secours.

Adjudant-chef PIRON, 264e d'infanterie : Au combat, le 28 août, s'est distingué par sa bravoure, son grand sang-froid et la manière intelligente avec laquelle il a employé sa section de mitrailleuses.

Sapeur LE GUENNEC, 262e d'infanterie : A sauvé le drapeau de son régiment, qu'il a emporté dans la nuit, recherchant son régiment. A été rencontré par un officier du 318e d'infanterie, qui a vu cet homme serrant le drapeau dans ses bras et ayant la crainte de ne pouvoir le sauver.

Soldat ROUX, 64e bataillon de chasseurs alpins : Le 20 septembre, à la tête de six chasseurs, s'est porté à l'attaque d'une tranchée occupée avec des mitrailleuses par l'ennemi. Sous un feu violent, il conduisit sa petite troupe avec intelligence et fermeté et put arriver ainsi sur cette tranchée où il fit prisonniers une dizaine d'Allemands et s'empara de quatre mitrailleuses.

Sergent-major LALAUZE, 265e d'infanterie : Blessé grièvement au combat du 27 août et incapable de se tenir debout, a continué à diriger sa section à la voix et lui a fait exécuter deux bonds en avant sous un feu violent d'artillerie.

Adjudant ABRAHAM, 255e d'infanterie : Blessé d'un éclat d'obus au côté gauche, au combat du 16 septembre, et après extraction du projectile, est revenu dès le lendemain matin sur la ligne de feu reprendre le commandement de sa section.

Maitre-pointeur ZIMMERLIN, 45e d'artillerie : Resté seul du personnel d'une pièce dont le caisson avait fait explosion, a été mandé à reprendre son service, étant à peine remis de la commotion qu'il avait subie ; a été grièvement blessé au combat du 23 septembre, pendant lequel, comme toujours, il a montré autant de bravoure que de sang-froid.

Soldat LONCHAMP, 25e d'infanterie : A toujours fait preuve du plus grand courage depuis le début. A défendu en particulier le drapeau confié à sa garde contre des entreprises de cavaliers ennemis.

Adjudant BROCA, 4e tirailleurs : A fait preuve de la plus grande bravoure en diverses circonstances, particulièrement le 8 septembre, où, sous un feu violent, il est allé à cheval porter des ordres étant agent de liaison ; gravement blessé, a dû être amputé de la jambe.

Sergent-major GECALDI, 1er zouaves : A toujours fait preuve d'une énergie indomptable et d'un courage admirable. Pendant le combat du 9 septembre, a entraîné sa section à l'assaut d'un château, a pénétré dans la cour, a abattu deux ennemis à coups de revolver, a été blessé de deux balles.

Sergent CHARLON, 3e zouaves : Pendant le combat du 20 août, grâce à son ascendant, a maintenu sa demi-section dans le plus grand ordre, sous un feu violent ; l'a entraînée énergiquement à un assaut à la baïonnette. Est tombé à la tête de ses hommes, très grièvement blessé, ayant fait preuve des plus belles qualités militaires.

Sergent MARMOT, 1er zouaves : Le 6 septembre, a été blessé à l'épaule. S'est fait panser à l'ambulance, puis a repris sa place sur la ligne de feu, où il a été de nouveau blessé grièvement.

Caporal TISSON, 3e zouaves : Le 21 septembre, chef d'une patrouille chargée de reconnaître les tranchées ennemies dans des conditions dangereuses, est tombé, atteint de trois balles. Malgré la gravité de ses blessures, a réussi en se traînant à rejoindre sa compagnie et a rendu compte de sa mission.

Soldat PROBIN, 3e zouaves : Pendant le combat du 28 août, a montré le plus grand courage. Au combat du 29, a fait preuve de nouveaux des plus belles qualités militaires. Est tombé grièvement atteint.

Sergent LASHAB BOU ABDALLAH, 6e tirailleurs algériens : Le 28 août, parvenu, au cours d'un assaut, à une très courte distance d'une batterie de mitrailleuses allemandes, s'est bravement précipité en avant pour aller relever son lieutenant, grièvement blessé. A eu le bras fracassé par une balle au moment où il l'atteignait.

Caporal-fourrier MARIETTI, 6e tirailleurs indigènes : Voyant son capitaine tomber mortellement blessé, s'est porté à son secours, a reçu de lui ses dernières volontés et une sacoche contenant les fonds de la compagnie ; au moment où il se relevait, a eu la main gauche enlevée par un obus. S'est néanmoins acquitté de la mission qui venait de lui être confiée et n'a été se faire panser qu'après avoir remis la sacoche au lieutenant commandant la compagnie et lui avoir transmis les instructions du capitaine.

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILLHOU